

Maintenir le lien familial grâce aux « poneys-parloirs »

La fondation soutient le projet « Poney-parloir » monté par Karine Boué. Karine a 54 ans, elle est professeur d'équitation, directrice d'un centre équestre situé en Normandie et a fondé le FER : Formation, Équitation, Réinsertion. Elle intervient en prison auprès des papas détenus et de leurs enfants en organisant une activité hors du commun.

Ce qui compte : la pédagogie et la sécurité

L'atelier a lieu sur une journée. Dans un premier temps, Karine forme les détenus à l'univers du poney afin que l'activité se déroule en toute sécurité : ils apprennent à marcher à côté de lui, imaginent tout ce que les enfants devront mettre en œuvre pour tenir bon sur le dos de l'animal... Ils créent ensuite un parcours pédagogique à partir de l'histoire ou du héros préféré des petits. Une fois le chemin maîtrisé et un déjeuner partagé, les mamans déposent les enfants. Le moment est venu de vivre une expérience unique, ensemble, autour du poney et du travail mis en place le matin. Des ateliers manuels sont également organisés en parallèle pour repartir à la maison avec un souvenir. À l'heure du goûter, les mamans rejoignent leurs enfants et les papas qui leur montreront fièrement tout ce qu'ils ont appris et ce dont ils sont capables.



Le poney médiateur à plus d'un titre

L'objectif recherché à travers cette activité est de maintenir le lien familial et grâce à lui, limiter la récurrence. Même s'il est difficile de quantifier les retombées et de mettre des chiffres en face des actes, on peut dire que cet objectif est atteint si l'on en croit les différents retours.

Tout d'abord, du côté des mamans, elles recontactent régulièrement Karine pour savoir quand l'opération sera renouvelée. Il faut dire que cette action permet parfois de les déculpabiliser lorsqu'elles ne souhaitent pas que leurs enfants rendent visite à leur papa au parloir. C'est une façon de ne pas couper les liens. Les pères, quant à eux, la remercient : l'activité leur permet de redevenir papas.

Le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation (SPIP) reconnaît que les détenus sont plus calmes avant et après les séances. Ils sont apaisés. Et les lignes bougent aussi dans la relation surveillants-détenus.

Tout cela, on le doit au poney devenu médiateur.

Une évidence...

Karine a toujours imaginé des actions pour amener une population fragilisée (en situation de handicap, en insertion, jeunes en échec scolaire, enfants de l'ASE, en maison de retraite...) au cheval... à moins que ce ne soit l'inverse. Et puis un jour, un ami lui propose de l'aider lors de ses interventions en prison et là, c'est l'évidence. Même si c'est impressionnant la première fois, elle y est bien, aucune place au jugement, elle ne connaît d'ailleurs pas les raisons de leur incarcération. Mais les détenus sont contents, ils s'ouvrent. Et elle se sent utile. Elle dit même qu'ils lui font autant de bien qu'elle leur en apporte. C'est un échange...

Les rires comme récompense

Certains hommes voient leur enfant pour la première fois grâce au poney-parloir. Karine se souvient d'une mère venue avec son petit. Il pleurait dès qu'il était avec son père. Il ne le connaissait pas. Lui, voulait laisser tomber. Après quelques activités autour du poney, ils se sont peu à peu rapprochés. À la fin de la journée, ils étaient dans les bras l'un de l'autre, allongés dans la pelouse, éclats de rire pour récompense.

Une véritable reconnaissance

Karine avoue avoir mis du temps à prouver l'utilité du poney-parloir. Il en a fallu de l'audace et de l'engagement pour convaincre l'administration pénitentiaire. En attendant, elle a pu compter sur les aides financières de la fondation, du département, de l'ANS et du CNDS. Et puis, elle nous confiera qu'elle croit aux rencontres et prendra pour exemple cet ami qui l'a amenée la première fois en prison avec ses 22 chevaux et dont elle a repris le flambeau ou de cette directrice de prison un peu perplexe au début mais à qui elle a pu dire : « Vous m'avez permis de faire le plus beau projet de ma vie. » Aujourd'hui, la prison finance une grande partie de ses interventions. C'est une victoire et une belle reconnaissance !

« Il faut avoir un rêve. Le mien c'était d'être palefrenier. »

Karine est une femme de tempérament et s'est toujours battue pour ce en quoi elle croyait malgré un parcours pas toujours simple. Elle foisonne d'idées, les concrétise et pour les pérenniser, elle forme la relève : « Je passionne les jeunes de ce que je fais. Je suis tellement sûre de l'utilité de mon projet que je transmets mon énergie, mon enthousiasme, ma passion. Quand on est passionné, on est passionnant. Et tout suit. On donne envie ».

Si elle devait donner un conseil : « Ce n'est pas l'argent qui fait quelqu'un. Dans la vie, il faut avoir un rêve. Le mien c'était d'être palefrenier. Peut-être que tu n'atteindras pas le sommet mais il faut aller en sa direction. Il y a des chemins parfois tordus mais à chaque fois qu'il y a un virage, ce n'est jamais pour rien. Un jour ou l'autre, ça te servira. Si tu as l'envie et le courage, rien d'impossible ! »

L'œil de la fondation

Plusieurs aspects nous ont marqués dans le projet de Karine Boué. Tout d'abord, c'est un projet hors du commun comme on les aime.

Une de ses particularités tient dans le fait que la relation détenus-surveillants est impactée. Il existe peu de projets dans ce sens.

Et puis, c'est toujours un succès pour le porteur de projet de voir son action finalement financée par la structure accueillante. C'est une véritable reconnaissance de son travail. L'exemple de Karine devrait être inspirant pour les financeurs qui sont souvent frileux lorsqu'il faut accorder les premiers budgets. Ils sont pourtant si importants au tout début d'une histoire : leviers pour les financements à venir mais aussi porteurs d'espoir et d'énergie sur un chemin souvent semé d'embûches...